



# Petite chronique yourcenarienne

COMMUNICATION DE GEORGES SION  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 JUIN 1992

Marguerite Yourcenar nous a quittés le 17 décembre 1987. Son dernier message à l'Académie concernait, coïncidence émouvante, Carlo Bronne qui nous avait quittés le 25 juillet. Utilisant le titre d'un livre que Carlo Bronne avait publié pour évoquer notamment des disparus qu'il aimait, elle m'écrivait qu'il était entré à son tour dans *Le Promenoir des Amis*.

L'auteur des *Mémoires d'Hadrien* ne laissait pas de ces inédits importants qui, parfois, prolongent encore la présence vivante. Il y avait, bien sûr, le troisième volume inachevé du *Labyrinthe du monde* qui, après *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord*, ressemblerait à une question : *Quoi ? L'Éternité*. Il y avait aussi des textes épars, que son éditeur publierait en 1989 sous un titre à la fois expressif et ambigu : *En pèlerin et en étranger*. On y trouve des pages anciennes sur des thèmes divers, de la Grèce à Salzbourg, de Henry James à Virginia Woolf, mais il faut souligner que les dernières datent de 1987 même et sont extraordinaires.

Cette année-là, Marguerite Yourcenar devait prononcer en mai, à l'université Harvard, un hommage à Jorge-Luis Borges. Sa santé déjà fort ébranlée l'en avait empêchée. Elle l'avait pourtant fait en octobre, une dizaine de semaines avant de s'éteindre. *Borges ou le voyant*, plus qu'une belle étude, est une méditation sur un homme qui ne voyait plus le monde, qui avait parcouru tous les chemins de la terre et de l'esprit, et qui avait élaboré une sorte de sagesse à la fois testamentaire et critique. Marguerite Yourcenar évoque notamment une photo du grand Argentin lisant littéralement avec les mains un buste de Jules César. Un dernier mot encore à ce sujet : Claude Etienne, que nous venions de couronner pour son travail d'écriture, aura connu son dernier rôle en incarnant admirablement Borges

dans une pièce qui le montre conversant avec un jeune journaliste dans un musée dont il ne voit rien, mais dont il sent tout...

Revenons à notre amie. Si elle ne laissait pas de nombreux inédits, les publications qui la concernent n'ont pas manqué, même si l'on ne tient pas compte des innombrables articles publiés à l'occasion de sa mort ou depuis celle-ci.

On sait que Marguerite Yourcenar était entrée vivante dans la Pléiade en 1982. Dans ce premier tome déjà, elle refusait l'appareil critique qui fait souvent la richesse et parfois le poids de la célèbre collection. Selon sa volonté, en dehors des œuvres elles-mêmes, qui allaient *d'Alexis ou le traité du vain combat* aux *Nouvelles orientales*, le volume ne comportait qu'un bref avant-propos de l'auteur, une chronologie, et enfin une bibliographie établie par un ami québécois, Yvon Bernier.

Il y a un an, un second volume de la Pléiade paraissait selon les mêmes règles : des textes seuls, sans appareil critique, auxquels s'ajoutaient des pages que l'écrivain avait d'abord éliminées puis corrigées, et des articles qui n'avaient jamais été réunis en volume. On y trouvait des essais ou des souvenirs, et aussi les trois livres du *Labyrinthe du monde*, dont je parlais en commençant. On y trouve enfin ce qu'elle appelait des textes oubliés, comme *Pindare* ou *Les Songes et les Sorts*, qu'elle avait refusés longtemps, puis autorisés « en caractères plus petits ».

Voici tout autre chose. En 1990 avait paru la grosse biographie — plus de 500 pages — de Josyane Savigneau. On ne voudrait certes pas sous-estimer ce très grand travail, le premier qui tente une vue d'ensemble d'une vie et d'une œuvre. On y trouve d'innombrables informations jusqu'alors éparses, souvent inconnues, et enfin regroupées. On ne peut se défendre toutefois d'un sentiment gênant, comme si Josyane Savigneau, qui voulait servir son grand sujet, voulait aussi nous faire entendre qu'il lui appartenait et qu'elle serait la seule à être digne de s'en occuper. Elle a montré d'ailleurs, à plusieurs reprises, que des initiatives yourcenariennes prises ailleurs ressemblaient pour elle à des crimes de lèse-majesté.

Oublions cela. On pourrait du moins relever pas mal d'oublis ou d'omissions. Oui, elle cite Émilie Noulet pour un article dans la *N.R.F.* en 1937. Elle cite Carlo Bronne parce qu'il a accueilli Marguerite Yourcenar en 1971 à l'Académie (qu'elle appelle toujours l'Académie royale de Belgique). Elle cite Suzanne Lilar à propos

du *Couple* et du *Malentendu du Deuxième sexe*. Il est fait mention de *Marginales* et de la *Revue générale* dans la bibliographie des articles. Naturellement aussi André Delvaux apparaît à la fin quand il entreprend le tournage de *L'Œuvre au noir*. Il faut bien observer cependant que la biographe n'approfondit jamais les choses quand il s'agit de la Belgique.

Les détails abondent pour un hôtel japonais ou un souvenir marocain, mais si Josyane Savigneau note vingt fois un passage à Bruges ou à Bruxelles, elle ne semble jamais tenter de savoir où et pourquoi elle y passait. Certaines figures sont ainsi absentes, qui ne le méritaient pas, comme Germaine Faider, cette grande dame qui avait été conservateur du musée de Mariemont, qui en avait courageusement sauvé les collections lors d'un incendie et qui s'était retirée à Bruges. Marguerite Yourcenar allait souvent passer quelques jours chez elle et me parlait d'elle avec beaucoup d'amitié. C'est même chez Germaine Faider qu'elle achèvera son discours de réception à l'Académie française.

J'aime aussi rappeler que notre séance de réception méritait sans doute plus que trois lignes distraites. Il avait fallu louer le Théâtre National tant il y avait de monde. Suzanne Lilar présidait la séance en présence de la Reine. Maurice Genevoix était venu, après avoir siégé dans notre jury, présenter Anne Hébert, prix Nessim Habif (il avait toujours admiré, dans notre Académie sœur de la sienne, la présence des femmes et l'interdiction des candidatures, deux choses qu'il espérait faire adopter quai de Conti). Notre ami Marcel Thiry m'avait chargé de contenir la foule entre la séance même et la réception, pour que la Souveraine et l'écrivain puissent parler à l'aise un moment. Je me rappelle que cela n'avait pas été facile...

Qu'on me permette de citer encore ici, à ce sujet, un souvenir que le hasard a rendu personnel. À la fin de 1983, on avait beaucoup parlé, un peu partout, de l'accident de Nairobi, où Marguerite Yourcenar avait été renversée par une voiture et hospitalisée. Quatre ou cinq semaines plus tard, je pensais qu'elle devait être rentrée en Amérique. Vers cette époque, le Roi inaugurait le Centre culturel de la Communauté française au Botanique. Me voyant parmi les assistants, il vient vers moi :

- « Monsieur Sion, avez-vous des nouvelles de Marguerite Yourcenar ?
- Non, Sire, mais elle doit avoir regagné les États-Unis.

– Je ne crois pas. Nous sommes inquiets. Je vais faire demander des précisions à nos ambassades. »

Trois ou quatre jours plus tard, à une autre cérémonie, il revient vers moi :

« Monsieur Sion, Madame Yourcenar est toujours au Kenya. Notre ambassadeur à Nairobi lui a offert sa résidence pour sa convalescence. »

Ces détails précisés, revenons à Josyane Savigneau, à sa biographe. On a parfois le sentiment qu'elle ne dédaigne pas quelques règlements de compte. Avec Jerry Wilson, qui devint le compagnon de Marguerite après la mort de Grace Frick et n'était certes pas de tout repos, ou avec Mathieu Galey dont le livre d'entretiens pourrait être une sorte de concurrence, avec quelques autres aussi...

Mais on aimerait surtout savoir pourquoi la publication du tome 2 de la Pléiade, voici quelques mois, suscita chez elle un article où la colère et les insultes jaillissent à chaque ligne contre son propre éditeur, c'est-à-dire Gallimard, qui restait fidèle aux volontés de l'écrivain et qu'elle accusait de toutes les bassesses...

Venons-en à d'autres publications dont l'origine est intéressante. En 1988 paraissait en Italie un recueil de dix-huit études (dont dix-sept en français), sous les auspices des universités de Bologne et de Parme. Le titre général en dit bien l'orientation : *Voyage et con-naissance dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*. Il ne s'agit évidemment pas d'un simple relevé des pérégrinations de cette inlassable itinérante. Une étude parle, à propos de Zénon, d'un « voyage au bout de la connaissance » ; une autre, du voyage dans l'autobiographie ; une autre évoque même « la dernière étape du voyage : le suicide ».

En 1989, un autre ouvrage en français nous venait de Suède, de l'université d'Upsal. On a plaisir à saluer ici les travaux de la section romane de cette grande institution, car cette publication yourcenarienne est la quarante-troisième de son catalogue où le français domine abondamment dans la liste de ses éditions romanes. Kajsa Anderson est l'auteur unique de ce livre, intitulé *Le « don sombre », le thème de la mort dans quatre romans de Marguerite Yourcenar*. Il s'agit ici de deux romans d'avant-guerre, *Alexis ou le traité du vain combat* et *Le coup de grâce*, puis des deux romans majeurs que sont *Mémoires d'Hadrien* et *L'Œuvre au noir*. L'essayiste y analyse la présence permanente, tantôt visible et tantôt feutrée, de la mort dans ces livres où les personnages vivent la fin d'un monde ou préparent leur propre fin.

Je voudrais signaler aussi que dans le trimestre où l'écrivain arrivait au terme de sa vie, avait déjà paru à Grenoble un essai de Madeleine Boussuges, *Marguerite Yourcenar, sagesse et mystique*. L'auteur dégagait trois idées maîtresses : la sculpture de soi, la participation à l'univers et une attitude ferme devant la douleur. On ne peut pas lire l'écrivain, en effet, sans rencontrer ces thèmes obsessionnels.

La chronique yourcenarienne ne se limite évidemment pas à des livres. Des centres d'études se sont constitués un peu partout à travers le monde. Je vais dire un mot de Bruxelles, mais je veux citer aussi bien une Société Marguerite Yourcenar d'Amérique du Nord, dans le Minnesota, ou la Fondation de Bailleul, le groupe d'Anvers ou la Société Internationale d'Études de Tours, sans oublier qu'il existe désormais un musée à Saint-Jean-Capelle.

Comme vous le savez, est né à Bruxelles un Centre International de Documentation Marguerite Yourcenar (C.I.D.M.Y.) dont on m'a confié la présidence (je pense à un thème yourcenarien qui serait le sacrifice...). Le Centre a trouvé un très beau siège rue des Tanneurs, dans les locaux des Archives de Bruxelles, et il essaie d'avoir une activité intéressante et spécifique. Un petit groupe l'anime, autour de Michèle Goslar dont le dynamisme et la passion sont si entiers qu'ils en seraient parfois presque redoutables.

Le C.I.D.M.Y. possède des documents intéressants qu'on peut voir ou consulter. On y retrouve les remarquables entretiens télévisés, pour la R.T.B.F., de Philippe Dasnoy avec l'auteur à Petite-Plaisance : ce sont les premiers, que personne ne cite évidemment. Le C.I.D.M.Y. a publié en 1990 un petit volume sur *Marguerite Yourcenar et l'écologie*, puis à la fin de 1991, un premier volume sur l'auteur et le sacré.

Ce ne sont pas des travaux faciles, et le problème des citations avec ou sans droits d'auteur est toujours menaçant, Gallimard y portant une attention exceptionnelle. Le deuxième tome sur le sacré — les œuvres postérieures aux *Mémoires d'Hadrien* — est en préparation.

En outre, le C.I.D.M.Y. a organisé en mars dernier, un Colloque international sur *Le Sacré dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*. Je ne vous dirai pas les soucis qu'engendre un tel projet : organisation pratique, financement, accueil, etc. Françoise Weill et l'Institut de Sociologie de la Littérature à l'U.L.B., Léon

Decleyre et la Fondation Dialogues-Princesse de Mérode, la Communauté française Wallonie-Bruxelles par divers organismes, nous ont aidés, et l'Académie a couronné le Colloque par une réception. Je puis vous assurer que les paroles d'accueil de notre ami Jean Tordeur et le prestige de la maison ont eu un effet considérable sur nos invités.

Ceux-ci étaient venus de partout : Liège ou Anvers, Montpellier ou Lyon, Pavie ou Turin, Argentine ou États-Unis. Il avait fallu limiter les demandes et l'on peut dire que la richesse des communications, dont Maurice Delcroix, notre ami du groupe d'Anvers, a fait la synthèse, était remarquable.

Le yourcenarisme revêt encore d'autres formes. À Paris s'est constituée une association intitulée Prix Marguerite Yourcenar. Il ne s'agit pas de décerner un prix littéraire, mais d'honorer une personnalité appartenant à « la même race d'âme, ayant fait preuve d'expériences authentiques, d'influences culturelles multiples et d'investigations originales ». Le prix est décerné chaque année, si possible dans un pays différent ayant compté dans la vie et dans l'œuvre de l'écrivain.

Je vous ai raconté le premier prix en 1990. La lauréate était une femme exceptionnelle et ravissante, Vigdis Finnbogadottir, présidente de la République d'Islande, qui vint recevoir le trophée au château de Modave, près de Huy, où M<sup>me</sup> Anne-Marie Lizin avait organisé une soirée prestigieuse. La lauréate, qui est aussi docteur ès-lettres de Paris, avait parlé de Marguerite Yourcenar avec beaucoup de finesse, et les invités parisiens avaient pu admirer aussi la pièce d'eau de Modave, dont l'inventeur, Rennequin Sualem, devait être appelé ensuite par Louis XIV pour monter la machine de Marly qui permettrait les grandes eaux de Versailles.

Le prix de l'an dernier a été remis, à Lille cette fois, à Théodore Monod, de l'Académie des Sciences, pour son grand travail d'écologiste et d'humaniste, mais je n'ai pas pu assister à la cérémonie.

Voilà, mes chers Confrères, des éléments d'une petite chronique yourcenarienne. Je pourrais en ajouter d'autres, comme le beau mémoire présenté récemment au Conservatoire de Bruxelles par une étudiante de Jacques Crickillon pour le diplôme supérieur d'histoire de la littérature. Monique Lambrecht y étudiait très bien *Feux*, qui contient quelques unes des plus belles pages de notre auteur.

Mais je voudrais terminer sur une question que je me pose parfois et que nous sommes peut-être nombreux à nous poser. Oui, l'auteur des *Mémoires d'Hadrien* ou de *L'Œuvre au noir* a des thèmes favoris, voire obsédants, qui concernent la vie, l'amour, le monde, l'âme ou la mort. Oui, elle parle d'elle-même à travers ses études ou ses personnages. Mais quel est ce mystère, ou quelle est cette énigme, qui semble toujours se dérober autant que s'offrir ? Quelle est cette angoisse dite avec sérénité, ou cette sérénité qui peut susciter notre angoisse ? Quelle est cette incertitude qui devient assurance ou cette assurance qui nous rend parfois incertains ? Quel est ce doute qui est tantôt allusif et tantôt péremptoire ?

Chacun de nous a sa propre réponse, certes, et je sais qu'elle peut aller parfois chez certains jusqu'à une sorte de refus. Mais, pour finir sur un sourire, je rappellerai un petit souvenir. Marguerite m'avait envoyé un jour pour la *Revue générale* des pages d'un livre dont elle ne savait pas encore où il irait ni ce qu'il deviendrait. Tout y était à la fois superbe et imprécis. Je tâtonnais devant des personnages encore anonymes, et supposant le rôle ecclésial de l'un d'eux, je lui avais suggéré, pour l'intelligibilité du texte, de l'appeler simplement monseigneur.

Quand elle m'envoya plus tard *L'Œuvre au noir* — d'où venaient ces pages — elle avait ajouté, à l'amicale dédicace, qu'elle avait gardé l'anonymat du personnage nommé seulement par sa fonction, et elle ajoutait : « J'aurais pourtant bien aimé savoir son nom... »

Moi aussi, devant cette œuvre, j'aimerais savoir le nom de tout ce qu'elle m'apporte.

Copyright © 1992 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Georges Sion, *Petite chronique yourcenarienne* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1992. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >